



HAL
open science

Si tu m'accueilles, j'ai un monde entier à partager

Mélodie Faury

► **To cite this version:**

Mélodie Faury. Si tu m'accueilles, j'ai un monde entier à partager. Science & You 2021, Université de Lorraine, Nov 2021, Metz, France. halshs-04222298

HAL Id: halshs-04222298

<https://shs.hal.science/halshs-04222298>

Submitted on 29 Sep 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution 4.0 International License

Si tu m'accueilles, j'ai un monde entier à partager

Novembre 2021 – Mélodie Faury

Proposition - Quelles voix pour les sciences ? Présences, traverses et effacements en communication scientifique

En quoi le dispositif de médiation définit-il ce qui peut être dit ou non ? Que disent les actrices et acteurs de la communication scientifique quand elles et ils parlent ? Peuvent-ils porter leur voix propre (Gilligan, 1982), et si non de quelles voix sont-ils les incarnations ? Peuvent-ils par exemple se positionner à partir d'un vécu de la recherche ou du contact à la recherche ? Ou au contraire s'effacent-ils pour parler « au nom de la Science ? De quelles sciences parle la médiation et quels sont les aspects qu'elle gomme ? A quelles conditions la communication scientifique peut-elle être source de réflexivité ? Les médiations science-société contribuent notamment à la mise en circulation des savoirs, à la construction d'une certaine image de la science et à l'ouverture d'espaces de prise de parole et d'échanges entre les acteurs de la recherche et la société civile. Ces formes de communications orales ou écrites permettent d'établir une diversité de relations avec des publics auxquels elles s'adressent, et peuvent ouvrir l'espace d'un moment réflexif, permettant potentiellement aux actrices et acteurs de la communication scientifique de se rendre présents dans la situation de médiation, d'activer explicitement leur rapport aux sciences et de faire importer leurs attachements à des pratiques, dans la relation avec des publics. Si les acteurs de la médiation scientifique sont habitués et formés à la prise en compte des publics, en situation de communication, ils s'oublient le plus souvent eux-mêmes comme partie prenante de la situation, non neutre, ayant un effet direct sur la situation par leur intervention, par leur manière d'être. Ainsi les intérêts, enjeux, idéologies et alliances du locuteur ou de la locutrice sont rarement interrogés, alors qu'ils fondent le discours et plus encore la relation du médiateur à ses publics. Giorgio Agamben (2014) donne une définition du dispositif (voir aussi les travaux de Foucault, 1971 ; 1975) qui nous permet de regarder plus précisément ce qui se joue dans la médiation scientifique : « tout ce qui a, d'une manière ou une autre, la capacité de capturer, d'orienter, de déterminer, d'intercepter, de modeler, de contrôler et d'assurer les gestes, les conduites, les opinions et les discours des êtres vivants ». Ainsi, un dispositif de médiation ne permet pas de se comporter librement, ni de dire tout ce qui pourrait être dit au sujet des sciences, et conforme souvent les médiateurs à ce que l'on attend de leurs gestes, de leurs conduites, de leur discours, au bénéfice de la Science et des institutions (laboratoires, universités, etc.) qu'ils représentent. Le dispositif ne permet pas à leur voix propre de se déployer : il n'est tout simplement pas construit pour cela. Il s'insère dans un tissu de normes et de valeurs implicites, tant dans la manière de concevoir la médiation des sciences que la science telle qu'elle devrait être et telle qu'elle devrait être représentée. Les médiateurs et les chercheurs construisent leur narration et leur identité discursive par adhésion à ces normes et valeurs, ou au contraire en contrepoint quand le dispositif de médiation est construit pour accueillir un discours critique. Le dispositif conditionne ainsi la manière dont les acteurs qui y participent vont considérer ce qui compte et dont ils vont y prendre la parole. Comprendre les dispositifs de médiation dans lesquels nous sommes pris nous permettrait-il d'activer d'autres formes de communication, d'autres relations et d'autres récits à partir et avec les sciences ? A ce stade, je peux reformuler mes interrogations : comment peut-on prendre la parole dans ce dispositif ? Au nom de quoi les doctorant.es parlent-iels ? Quelles voix sont portées ? De quels sujets connaisseurs s'agit-il ? De quoi fait-iels la narration ? De quelles sciences parlent-iels ? Quelles sciences

donnent-on à se représenter via un tel dispositif ? Qui parle ? Quelle relation ? Baudouin Jurdant choisit d'interroger la vulgarisation comme une manière de parler la science. Non par de parler « au nom de la science », mais de réintégrer un regard propre, une perspective particulière, pour réparer un escamotage de l'énonciation et un déficit de réflexivité propre à l'écriture scientifique et à la prétention objective. S'agit-il de cette oralité primaire, d'une parole sans père ou au contraire d'un lieu possible d'émergence ou de renaissance du sujet parlant, qui amorce le sujet réflexif, critique et politique ?

-

Je déplie ici le geste que j'ai tenté dans le cadre de la table-ronde plénière¹ de l'évènement Science & You 2021².



Je devais vous parler aujourd'hui de mon travail de recherche portant sur *Ma thèse en 180s*, publié en 2021³.

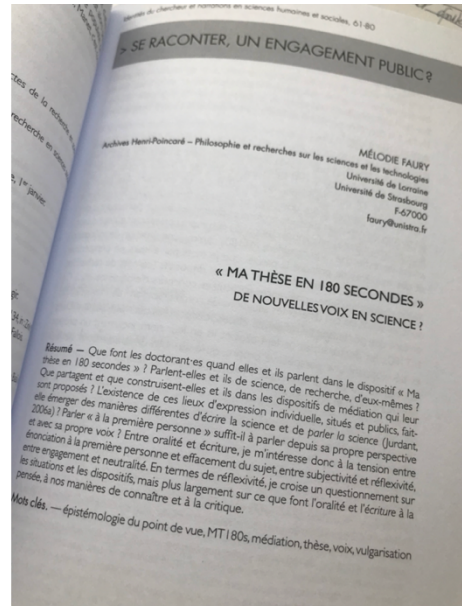
¹ <http://www.science-and-you.com/fr/tables-rondes#TR4>

² <http://www.science-and-you.com/fr/science-you-2021>

³ Mélodie Faury, « Ma thèse en 180 secondes » : de nouvelles voix en science ?, *Questions de communication*, série actes 43, coordination Anne Piponnier et Céline Ségur, Presses universitaires de Nancy – Editions Universitaires de Lorraine, Nancy, 2021



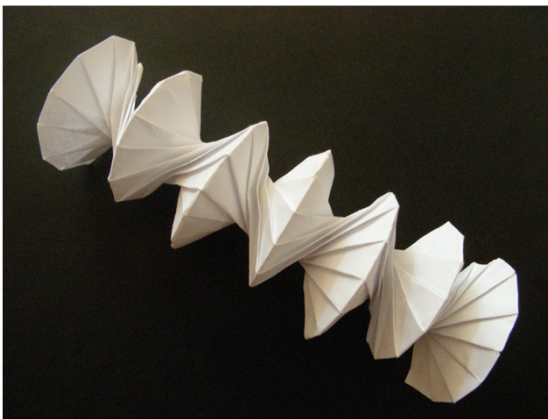
Parution le 18 novembre 2021



Version augmentée : <https://infusoir.hypotheses.org/6655>

Avec un titre mystérieux, voire cryptique, que je ne chercherais pas à élucider mais plutôt à faire sentir : « quelles voix pour les sciences ? Présences, traverses et effacements en communication scientifique ».

Car j'ai choisi de procéder par énigmes, bout de phrases qui resurgiront peut-être plus tard, dans les situations de médiation que vous habiterez.



Quelles voix pour les sciences ? Présences, traverses et effacements en communication scientifique

Je vais vous parler de ce que m'a donné à penser *Ma thèse en 180s*, mais par un détour, sous une autre forme que celle de l'article ou de la conférence magistrale, à partir de la situation dans laquelle nous sommes, ici, collectivement, et en mobilisant ce qu'elle me donne à penser – pour penser ensemble, peut-être, plus largement, les possibles et ce qui nous tient dans nos pratiques de médiation.

Aujourd'hui je vais donc prendre un risque, en ne collant pas tout à fait au dispositif. Une sorte de pas de côté. Un geste.

Et justement hier soir, dans le Centre Pompidou de Metz, j'ai été arrêté par ce texte, au rez-de-chaussée :

« Sois dans le geste

Celui de ta langue

Celui de tes mains

Celui de ta posture au monde

Habite-le, vis-le, et respire

Laisse venir les silences, les arrêts, les suspensions et les apnées

Et tu verras se conter ton récit »

Bintou Dembélé.

François Roustang, lui aussi, nous dit qu'il suffit d'un geste pour réagencer nos relations aux autres, aux mondes.

—

Je vous propose donc de commencer par un silence pour considérer la situation dans laquelle nous nous retrouvons ensemble : vous et nous. Pour y atterrir consciemment et tester ce qu'un silence de quelques secondes peut créer là où il n'est pas prévu. Peut-être juste le temps de prendre place autrement dans vos sièges, de vous asseoir d'une autre manière dans vos fauteuils.

Et je mettrai ce silence en résonance avec la manière dont Camille Jacqueline alors doctorante, a pris la parole dans MT 180s en 2017⁴.

J'aimerais le temps de cette intervention dénaturiser un instant nos modes de communication scientifique. Pour les penser, en marchant sur un fil, car je suis moi-même prise dans ce dispositif.

Et j'ai même besoin de lire ce que j'ai écrit pour ne pas perdre un fil qui a bien du mal – je dois le dire – à résister au dispositif⁵.

⁴ Lien vers la vidéo : https://www.youtube.com/watch?v=o2s2tPFzQHY&list=PLDbimr9cmUTO5Q-hjsYw-fkTd47D_CHeL&index=12 ; lien vers l'article sur MT180S : <https://infusoir.hypotheses.org/6654>

⁵ Et de fait je n'ai pas eu le temps d'aller au bout du geste lors de mon intervention du 19 novembre 2021. J'ai été interrompu avant la fin du temps initialement accordé.

« Faire des cabanes en tous genres – inventer, jardiner les possibles ; sans craindre d'appeler « cabanes » des huttes de phrases, de papier, de pensée, d'amitié, de nouvelles façons de se représenter l'espace, le temps, l'action, les liens, des modalités de la pratique. Faire des cabanes pour occuper autrement le terrain ; c'est-à-dire toujours, aujourd'hui, pour se mettre à plusieurs. Pas pour prendre place, se refaire une place là où ça ne gênerait pas trop, mais pour accuser ce monde de places – de places faites, de places refusées, de places prises ou à prendre. »,

Marielle Macé, 2018



Je délaisse depuis quelques temps ces modes de communication frontaux : une personne sur scène s'adresse à une salle plongée dans le noir – ils m'en paraissent d'autant plus étranges, quant au mode relationnel qu'ils activent et quant à ce qu'ils attendent de la parole délivrée. L'occasion peut-être de rendre étrange le familier. Ils me paraissent plus proches de la performance que de la conversation dont je cherche les espaces pour mettre les sciences en tissage avec d'autres savoirs.

Saurons-nous construire avec nos mots une cabane, au sens de Marielle Macé, dans ce monumental Centre de Congrès ?

C'est un peu la même question, à partir d'une sensation similaire, qui a fait effraction au moment du passage forcé à l'enseignement en tout distanciel en 2020 : où sont passés la rencontre et la conversation qui fondaient le sens et la joie de ma pratique d'enseignement, que perdons-nous sans le dire, sans parfois-même réussir à le nommer, et qui pourtant nous importe ?

Isabelle Stengers à propos d'une conférence donnée récemment à Strasbourg disait combien une conférence reste toujours étrange : le conférencier ou la conférencière est la seule à prendre la parole, à prendre toute la place, sans savoir où elle se trouve.

Que signifie : « être là » ?



Comment dès lors entrer en relation ?

Je pourrais encore reformuler : où prendre (la) parole, où prendre (la) parole, depuis quel lieu, quand je vous parle ?

Baudouin Jurdant parle de la parole sans père, il y a aussi je crois des paroles sans terre (et je pense ici au travail de David Abram).

Est-ce possible de ne pas parler d'un ailleurs de la situation ? A partir d'un texte déjà tout écrit, d'une communication déjà plusieurs fois éprouvée, d'un discours à dérouler et bien maîtrisé ?

Comment, dans un tel dispositif – telle que celui d'une table-ronde plénière, sur une scène immense, ne pas se protéger ?

« Être de ce monde, c'est aussi songer individuellement à ce à quoi l'on contribue, se poser la question de quel monde édifie-t-on par son action.

Mon geste, reproduit-il les conditions de l'iniquité, de la domination, et de la dévastation, ou rend-il ce monde plus fécond, plus ouvert, et plus vivifiant ? ».

Felwine Sarr, 2017.



Que sommes-nous sensés incarnés ? A partir de quoi créons-nous nos renforts et nos protections ? A partir de La Science ? De nos supports de présentation ? De nos notes, de notre autorité d'universitaire, de sachant, de nos résultats scientifiques objectifs ?

Pourrait-on seulement prendre place dans un tel dispositif ou dans nos pratiques de médiation à partir de notre ignorance à l'avance de ce qui pourrait s'y passer ? Comme se préparer sans verrouiller tous les espaces pour que la situation reste ouverte à l'imprévu, à la rencontre, à l'inattendu ?

Est-ce seulement possible ? Et si oui, à quelles conditions ?

Pouvons-nous habiter l'inconfort de la perte de maîtrise, voire une forme de vulnérabilité, qui parfois cependant est la seule à permettre à la conversation de pouvoir trouver sa place ?

Comment se préparer à la rencontre sans pour autant s'hyperprotéger derrière une figure, ce que l'on pourrait appeler une *persona* ?

Quelles modes de relation peut-on dès lors envisager depuis nos protections multiples ?

A quoi prêtons-nous notre corps ?

A quel tissage
nous incorporons-nous ?



Comment vient-on, comment se présente-ton, comment et d'où parle-t-on, au nom de quoi ?

Est-ce que nous lisons, est-ce que nous improvisons, est-ce que nous nous laissons traverser par ce qui advient en situation, et si oui à partir de quelles voix incorporées ?

Quel rapport me direz-vous entre ces considérations et « les bénéfices de la médiation scientifique pour les chercheurs et les médiateurs ? »

J'y viens.

Nous nous présentons dans la situation de prise de parole, à partir d'un discours pré-construit, préparé – car il ne s'agit pas de ne rien préparer puisque les conditions de la rencontre sont

toujours à soigner : et j'en profite pour remercier l'ensemble des organisatrices et organisateurs de ce colloque, qui ont rendu possible ces rencontres avec beaucoup de soin.

Une fois que nous avons tout bien préparé donc, arrivons-nous en situation de médiation à nous déprotéger au moment venu : pour être là ? « Tout simplement » là.

C'est en fait le plus difficile. La question de la présence. Car il est tentant d'être partout à la fois dans chacune des salles où il se passe quelque chose, avec toutes ces sessions en parallèle, dans le foisonnement de tout ce qui se trouve à notre portée.

« l'habitant est [plutôt] quelqu'un qui, de l'intérieur, participe au monde en train de se faire et qui, en traçant un chemin de vie, contribue à son tissage et à son maillage »,

Tim Ingold, 2007



Être là. Pas dans l'instant d'avant, ni d'après. Comment être *présente* à la situation ?

Comment prenons-nous place dans la situation de communication, et à partir de quoi ?

Et d'abord, pourquoi sommes-nous là ?

Pour en être...

Pour augmenter un capital symbolique...

Pour répondre à la demande de notre institution de la représenter...

Parce que nous avons été invité.e...

Pour accomplir une mission de transmission de connaissances...

Pour la rencontre...

Autres possibles encore :

Pour proposer une brèche, un seuil de questionnement vers d'autres modes relationnels possibles, de savoirs possibles et certains modes d'intelligibilité – certaines formes de

médiation scientifique et culturelle tentent précisément d'explorer ces possibles-là. Ces médiations qui se pensent comme terres d'accueil pour nos publics. Comme espaces de retour à un commun. A une manière de faire sens en commun.

Sentir l'atmosphère, les êtres en présence

Les reconnaître et les accueillir

Il y a dans l'air actuel, dans les discours, dans la manière de formuler nos questions, quelque chose qui n'engage pas à désirer la rencontre dans la médiation scientifique, qui n'invite pas à l'écoute de ce qui cherche à se dire, mais qui incite plutôt au combat, à la lutte (contre l'obscurantisme, les théories du complot, les *fake news*...) à une défense de la rationalité scientifique face à ce que l'on considère, rapidement souvent, comme de l'irrationalité. Car penser l'autre d'emblée comme irrationnel, c'est aussi manquer d'imagination – ou de recul socio-historique.

Le mode relationnel ainsi envisagé pose d'emblée question. Il me paraît une impasse, voire propice au mépris, et en tout cas à la méprise.

Ce n'est pourtant pas ce que la médiation cherche, en tant qu'espace *entre* ; ni là où elle trouve son sens – lorsque j'entends les témoignages des médiateurs et médiatrices qui ont tant à cœur de prendre soin de la relation aux publics, de l'échange, des conditions de l'accueil.

Dans les paroles de médiatrices et de médiateurs, dans ce qui fondent le sens que nous donnons pourtant encore à nos métiers, il y a bien la joie et l'art de la rencontre, l'échange, le lien, la relation. Ce dont il s'agit encore de prendre soin. Et ce dont parfois, pourtant, nous manquons : pour des questions de dispositif, de commande et parfois des questions conjoncturelles comme la crise *Covid* que nous venons de traverser.

Le dilemme qui nous est posé est bien délicat. Il demande du tact, celui de la médiation. La science construit la valeur de ses connaissances en rompant avec le sens commun : comment y revenir pour faire société ensemble, autrement que par le haut, par le surplomb de ce que l'on pense si bien savoir ?

Laissons-nous troubler encore, peut-être, par quelques énigmes comme autant des voix entremêlées, parfois dissonantes, pour essayer d'habiter un seuil entre le dedans et le dehors de nos habitudes communicationnelles.

Qui parle à travers nous ?



Je tente d'initier un geste, un mouvement, pour tenter de sortir du pli comme dirait Vinciane Despret, ses mots en résonance avec ceux de Gilles Deleuze.

Créer une forme de confusion et de risque, d'insécurité...

Et s'il ne se passait rien lorsque nous sommes en situation de médiation ?

Et si la rencontre n'avait pas lieu ? Et si nous n'arrivions pas à trouver un langage commun ?

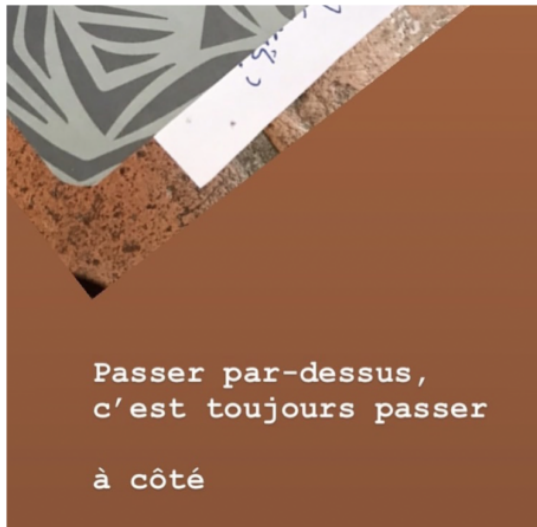
Prendre le risque, c'est aussi prendre le risque qu'il se *passe* quelque chose.

Ne pas dominer la situation avec nos êtres scientifiques, nos arsenaux mais se rendre sensible à la manière dont les questions importent pour les autres, chercher encore, et même – peut-être surtout – quand c'est si difficile, à faire sens en commun.

Et, si, dans cette exposition de la parole de nos actions de médiation avait lieu l'hésitation, voire la chute, qu'advierait-il du rapport aux sciences, aux savoirs, aux sachant.es ?

Quel rapport me direz-vous avec « les bénéfices de la médiation scientifique pour les chercheurs et les médiateurs ? »

Tout dépend, je dirais, de la manière dont nous nous rendons présent.es à la situation.



Qui parle à travers nous ? La Science, l'institution, nos vécus, nos savoirs objectifs ? Un peu tout cela parfois.

Avec quoi donnons-nous l'occasion à l'autre de se relier ?

Sommes-nous présent.es à la situation ou constituons-nous un passage vers un ailleurs de la situation ? Avec lequel dès lors il n'est pas possible de se relier directement, sans notre intermédiaire.

Quels signes semons-nous pour la co-construction de sens ?

L'effet de la rencontre dépendra de la possibilité – que nous aurons réussi ou non à activer – de l'accueil d'autres importances que les nôtres. Cet accueil transforme. Parfois profondément. Nos trames changent dans la conversation avec autrui. Nos rapports aux questions, aux sujets, au monde. A nous-mêmes aussi.

Et la réflexivité ?

Ma réflexion se situe dans le geste d'enquête consistant à chercher comment rendre collectivement ce monde habitable aux plus d'êtres possibles, comment appartenir au monde plutôt que partir du principe que celui-ci nous appartient – et qui passe par la question : quelle place et rôle pour les sciences dans ce geste ? Pour quelles sciences, selon quelles épistémologies, quelles ontologies ?

La médiation scientifique, comme terre d'accueil pourrait devenir pour les chercheur.es et les médiateur.ices un lieu où l'on cherche à habiter le monde avec les sciences, en les tissant avec d'autres attachements en présence.

Cela demande que nous interrogeons ensemble nos modes relationnels, nos modes communicationnels dans ce qu'ils permettent, entretiennent et dans ce qu'ils empêchent.

Je pars du fait que nous faisons partie du monde et que nos récits scientifiques activent des possibles et en effacent d'autres, autrement dit qu'ils ont **un effet sur le monde** quant aux réels (et aux rêves) qu'ils activent et à ceux qu'ils silencient (parfois malgré ou sous couvert d'objectivité), et même quant aux injustices épistémiques qu'ils rejouent ou instaurent.

Dans cette recherche d'une capacité de réponse à ce que nous vivons, ce que nous traversons et ce qui nous traverse en cette période dense et mouvementée, je vous inviterai collectivement à prendre soin et à continuer sans cesse de chercher – et même à célébrer – ce qui nous donne de la joie dans nos métiers de médiation, précieuse boussole dans des temps incertains, car c'est là que s'activent la puissance d'agir et agencements désirables – comme nous le disent Deleuze, Spinoza ou encore Carla Bergmann et Nick Montgomery.

Là où se trouve la joie de nos métiers, nous trouverons la puissance d'agir qui nous est si précieuse et donne de la vitalité aux relations que nous tissons.

Merci pour votre écoute.

-

Complément – version audio de l'intervention :

<https://open.spotify.com/episode/0aDtmzjJgD50RePZjhkqES?si=38e6acc591374ba9>